Document généré le 17 juil. 2025 01:31

XYZ. La revue de la nouvelle

La prochaine fois

Christiane Lahaie

Numéro 146, été 2021

B&B : chaleureux, ancestral, trompeur, inoubliable

URI : https://id.erudit.org/iderudit/95663ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)
1923-0907 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Lahaie, C. (2021). La prochaine fois. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (146), 18–19.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2021

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

La prochaine fois

Christiane Lahaie

Je ne devrais peut-être pas insister.

Mais je n'arrive pas à fermer l'œil. Pas ma faute si les occupants de la chambre voisine s'envoient en l'air depuis une bonne heure. Dans un hôtel, je pourrais au moins ouvrir la télé, regarder un navet des années 1980 ou écouter un reportage sur les civilisations perdues. Ici, rien. Même pas une bible cachée au fond d'un tiroir pour sauver les âmes en perdition.

Alors, à la place, j'écarte les rideaux et je jette un coup d'œil aux environs.

C'est un beau quartier, plein d'ormes fatigués et de chênes bien droits. Et de cours arrière garnies de vivaces ou de potagers sur le déclin. En juin, j'imagine qu'on pourrait s'y plaire.

Et cette inconnue, là, qui me regarde, je jurerais qu'elle n'était pas là il y a une seconde.

Elle a écarté la mousseline, elle aussi, et me toise. Je ne peux que le supposer, car son visage reste dans la pénombre. Elle s'imagine probablement qu'elle vient de tomber sur une sorte de maniaque qui demande toujours la chambre du haut et se branle en épiant les voisins.

Si au moins c'était ça.

Depuis que j'avale ces maudits cachets, je n'ai plus de libido. Le pire, c'est que ça m'indiffère. Il faut croire que le temps a passé.

La femme n'a pas bougé d'un iota. Elle me surveille. Peut-être même qu'elle se réjouit à l'idée que je la regarde comme ça. Sa chevelure paraît foncée et dense, avec une raie blanche au centre.

Elle habite le manoir voisin. Une construction robuste, avec du lierre qui court de part et d'autre des fenêtres. La rosée fait luire la végétation, et la pierre suinte. Les nuits de novembre sont comme ça. Humides et froides.

J'y songe. Elle a peut-être loué une chambre elle aussi. Il y a beaucoup de gîtes dans le coin. Je n'ai pas remarqué en arrivant si c'était le cas. Ces anciennes maisons de riches sont devenues trop grandes et impossibles à chauffer. Cent ans plus tôt, c'était le bon temps, j'imagine. Quand on pouvait se payer des domestiques et se consacrer à ce qui compte vraiment. Ce qui compte vraiment comme… dormir.

Pas de doute, elle m'espionne. Elle ne s'en cache même pas. Elle a tiré un fauteuil et s'y cale. Elle a allumé une cigarette. Je vois le petit point rouge briller dans le noir. Et la fumée qui s'échappe par intermittence.

Bonne idée, ça. Sauf que je ne fume pas.

Je prendrais bien un verre. Un gin parfumé à la citronnelle ou un Glenlivet sur glace, mais il n'y a pas de bar au rez-de-chaussée. Juste un semblant de réception, une salle à manger sans charme, avec des tables bancales et des fleurs de plastique entre la salière et la poivrière. Quant au boudoir, il est si moche que personne ne songerait à s'y installer bien longtemps. Les canapés tanguent comme des bateaux sur une mer démontée. D'ailleurs, ils sentent la morue frite.

De temps à autre, un relent de pot-pourri monte jusqu'à moi. Rose fanée et lavande. La lavande, on dirait que ça ne passe jamais. Allez savoir pourquoi. Ça provient de la commode sur laquelle gît un vase en faux cristal. Ça décore un peu, mais ça ne suffit pas à masquer l'odeur du tapis.

L'inconnue s'est approchée de la vitre. Elle y colle le front. Me sourit.

Merde. C'est un gars. Un gars qui pourrait être mon fils si, au moins, j'avais fait l'effort d'en faire un.

Petit salaud. Tu te crois drôle.

Je tire les rideaux.

La prochaine fois, j'irai dans un hôtel. Un vrai. Avec des tarifs pour les gens de mon âge.

Et un peu de lecture décente sur la table de chevet.